

SAMSON SUR LA COLLINE

OU LES DISCOURS DOUBLES

MATHIEU HILFIGER

THÉÂTRE
ÉDITIONS THOT

Mathieu Hilfiger est né en 1979 à Strasbourg. Pendant ses études de lettres classiques et de philosophie à la Sorbonne, il a créé une revue qui donnera, une dizaine d'années plus tard, son nom et son identité littéraire aux éditions Le Bateau Fantôme. Mathieu Hilfiger est déjà l'auteur d'une œuvre polymorphe, sans discrimination de formes : théâtre, poèmes en vers et en prose, récits, fragments, articles, entretiens, etc. Ses écrits sont souvent présentés dans des ouvrages ou des revues. Après *Les Résidents*, publié en 2016 aux Éditions ThoT, *Samson sur la colline* est sa troisième pièce.

SAMSON, jeune noble

CYCLADES, sa fiancée

SIRÈNE, sa maîtresse, pupille de Silène

SILÈNE, son oncle et parrain, tuteur de Sirène

LE PÈRE de Samson

SONNET, serviteur de Silène,
secrètement attaché à Cyclades

L'ERMITE, habitant de la colline

LE PREMIER SOLDAT

LE SECOND SOLDAT

ACTE PREMIER

Amont

Scène 1

Cyclades, Sonnet

Noir. Doux bruissement de l'amont d'un ruisseau, qui se poursuivra toute la scène. Puis, premiers chants d'oiseaux. Enfin, aube, entre chien et loup. Le sommet d'une colline. Au centre de la scène,

abattue, une puissante colonne antique. Derrière elle coule le ruisseau, invisible. Côté jardin, le flanc d'une petite cabane en bois rudimentaire avec sa porte.

Après un temps, lueur matinale.

Cyclades et Sonnet entrent côté cour. Le visage de Cyclades est dissimulé par la capuche d'une pèlerine de voyage. Sonnet porte un manteau en drap couleur lichen.

CYCLADES, *avançant devant la colonne, baissant sa capuche et jetant un regard alentour. Après un temps. — C'est ici, n'est-ce pas ?*

SONNET, *surpris. — En effet. Comment le sais-tu ? (Il s'avance à son tour.)*

CYCLADES. — Une fois dans la vallée, c'est facile. (*Mimant de sa main les méandres du ruisseau.*) Il suffit de remonter le cours de ce ruisseau, de serpenter comme lui jusqu'au sommet. (*Elle se met à siffler doucement, comme un serpent.*) Et si tu siffles

avec lui, son ventre ne déviera pas ta marche vers la mauvaise fourche ; il te conduira vers l'anneau le plus pur, à sa source qu'il prend ici, quelque part sous nos pieds, entre les taillis et ces ruines, au cœur de la colline.

SONNET, *après un temps, regardant autour de lui, puis désignant la colonne abattue.* — Il y avait un temple, jadis.

CYCLADES. — Oui. Il s'est effondré il y a longtemps. Pourtant, je sens que son pouvoir ne s'est pas éteint... (*Elle passe doucement sa main sur la colonne. Après un temps, elle murmure pour elle-même.*) Quelqu'un doit vivre ici, qui entretient la flamme... Et aujourd'hui, cette flamme est liquide, elle bout dans cette écume, qui se répand dans la vallée, apaisée par son avalanche.

SONNET, *dubitatif.* — Même si quelqu'un entretient cette « flamme », comment un être pourrait-il vivre ici, sans maison ? Les dieux eux-mêmes ont besoin d'un foyer.

CYCLADES. — Regarde, Sonnet, ou sens, plutôt : seule la partie visible du temple est détruite – c'est sa partie superficielle. (*Elle s'accroupit et pose à plat une main au sol.*) La terre et la pierre ont préservé ses fondations. Les ruines protègent mieux que l'édifice. (*Après un temps.*) C'est la source qui draine sa vieille blessure, la nettoie sans relâche. En échange, il bénéficie du battement sacré et demeure vif et pur.

SONNET, *légèrement ironique.* — Ma foi, tu en sais des choses, Cyclades !

CYCLADES, *se relevant.* — Tu sais, dans le pays où je suis née, ces choses-là n'ont pas encore été oubliées. Du moins, elles ne l'étaient pas lorsque je l'ai quitté... Les dieux n'ont pas été chassés des sommets...

SONNET, *reprenant pensivement.* — Oui, beaucoup de choses... (*Un silence. Derrière la colonne, il se penche sur le ruisseau et y passe la main. Bruit d'eau.*) Je me demande quel pouvoir cet illustre dieu a abandonné à la source pour éteindre sa soif...

CYCLADES, *se retournant vivement*. — N'en bois pas ! On dit que celui qui boit pour la première fois à une source sacrée tombe en ravissement devant le premier oiseau traversant le ciel. On dit que celui qui en boit pendant une lune entière, ses souvenirs deviennent vagues, puis le quittent, et ses désirs en sont à jamais changés — ou lui sont enfin révélés.

SONNET, *après un temps, se relevant*. — Bon, que vas-tu faire ? Et quels sont mes ordres ?

CYCLADES. — Oh ! Tu es venu m'avertir de l'impasse où se trouvait Samson, c'est assez. Maintenant, à moi de le retrouver.

SONNET. — Oh ! Tu ne le retrouveras pas.

CYCLADES, *surprise*. — Que dis-tu ?

SONNET. — Je veux dire que le Samson que tu as connu n'existe plus. Un garçon a fui une guerre et un mariage — pardonne ma franchise ! —, un autre est arrivé ici. Fuyant ces deux batailles, il a connu

deux défaites et a déserté son camp – sa ville, sa famille, ses amis... D'où suit que Samson n'est plus Samson.

CYCLADES, *cherchant à cacher son inquiétude et son trouble, douce.* — Raconte-moi comment il vit.

SONNET, *s'asseyant sur la colonne comme sur un banc et soupirant.* — Oh ! Ce n'est pas glorieux... Il est apprenti ermite auprès d'un maître, qui daigne – on ne sait par quel miracle de charité –, tolérer ses inlassables lamentations... Il emploie sa journée à errer dans une rêverie dont il détient seul la clé. Pour ce faire, chaque matin il descend le cours du ruisseau en direction de la vallée jusqu'à un petit promontoire juste assez large pour accueillir son noble postérieur. De là, il observe les menus événements de la vie d'une colline abandonnée : un petit mammifère cherchant un abri, un oiseau regagnant son nid... Le soir venu, il remonte au sommet. Et quand vient la nuit, couché dans l'herbe, il contemple longtemps les étoiles, car le ciel ici est très net, comme au-dessus

des nuages – rien à voir avec celui de nos villes ;
c'est là qu'il se sent le mieux. Et si, tapi derrière
un olivier, on dresse vers lui une oreille indiscrete,
on peut l'entendre tenir conseil.

CYCLADES. — Tenir conseil ?

SONNET. — Soliloquer.

CYCLADES, *ne parvenant plus à dissimuler son
désarroi*. — Ah ! Le pauvre ami ! Mais dis-moi
ce qu'il confie à la nuit ? Parle-t-il de moi, ou de
Sirène, sa maîtresse ? Et parle-t-il de son père,
qu'il a doublement offensé en refusant et notre
mariage et l'armée ?

SONNET. — Eh bien... De rien directement, de
tout par allusions. Sans cesse il rejoue dans sa tête
ces événements, mais sans douleur : car à force de
réinventer cette histoire en mélangeant ses parties,
il en fait une sorte de fiction transformable à
l'infini. Il s'est fait acteur et metteur en scène du
même théâtre.

CYCLADES, *après un instant, pour elle-même.* — Samson ne connaît pas l'air et l'eau de ces contrées ; ce ne sont pas ceux de ses rues ; ils pourraient bien le plonger dans une torpeur toujours plus profonde... Cette rêverie ne peut durer indéfiniment. (*À Sonnet.*) D'ailleurs, le Prince ne le tolère pas, et ses soldats marchent dans nos pas.

SONNET, *regardant vers la vallée.* — Oui, aussi discrètement que des ours...

CYCLADES. — Que dit-il encore ?

SONNET. — Voyons... Il raconte volontiers ses rêves. Enfin, il se les raconte à lui-même, cherchant à en percer le sens. Tiens, l'autre matin, je l'ai entendu relater le songe que voici : il faisait paisiblement sa sieste, lorsqu'un vacarme le réveille. Ouvrant les yeux, il voit avec effroi foncer vers lui un terrifiant golem d'argile, de deux fois sa taille. Il se dresse d'un bond en poussant un cri d'effroi et s'enfuit à toute vitesse, le monstre à sa poursuite. Samson court, court, espérant le

distancer, mais l'allure du monstre ne faiblit pas. Par contre, sa taille décroît progressivement : ainsi, quand il rejoint Samson, qui s'est étendu, épuisé, sous un olivier, il n'est pas plus haut qu'un enfant. Le golem s'arrête devant Samson, ouvre ses petits bras et lui dit, d'un ton désolé, avec une voix de fausset : « Mais moi, je voulais juste te parler ! » Ainsi s'achève son rêve. Du grand art !

CYCLADES, *affligée*. — Ah ! Sonnet, comment l'aider, comment ?

SONNET. — Difficile à dire, lui-même ne sachant pas ce qu'il veut... Il a rejeté la vie à laquelle son nom le destinait ; mais la rejetant, il rejette aussi la vie insouciante qu'il menait entre ses camarades et les demoiselles... (*Après un temps, il s'approche de Cyclades.*) Écoute, par affection pour toi, j'ai accepté de te guider, mais je doute d'avoir bien fait : tu n'as rien à gagner ici.

CYCLADES. — Je ne suis pas venue pour moi, mais pour Samson.